Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 5 (1902)
Heft: 253

Artikel: Le paysan et la crise rurale
Autor: Magnier, Achille
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-251859

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

« nos Cantons. Nous n'agirons que de con-
« cert avec vous, vous voyez notre façon
« de penser, ne manquez point de nous faire
« parvenir la votre au plus tôt qu'elle soit.
« Pour que cela soit plus prompt je vous
« envoie des Exposés et vous en ferez de
« même. »

Il fallait agir avec énergie pour empêcher le développement de ces intrigues et rétabir la tranquillité. Aussi peu de jours après l'arrivée des troupes impériales à Porrentruy, un détachement autrichien fut envoyé dans différentes localités de la Montagne et de la Prévôté de St-Ursanne pour arrêter les pertubateurs. Le 8 avril 1791, quarante soldats d'ifanterie et dix dragons, sous la conduite d'officiers du Prince, arrivèrent vers une heure de la nuit au village des Piquerez pour se saisir de Jean-Claude au lit. Ils le firent lever, puis le menacèrent de la bastonnade, s'il ne leur livrait pas à l'instant sa correspondance. Après s'être saisi de tous les papiers, les soldats attachèrent les deux Piquerez sur un char et les conduisirent à Porrentruy, en laissant dans la maison Piquerez une telle épouvante que la femme de Nicolas, jeune mariée de vingt ans, fit une fausse couche et mourut de saisissement. A Soubey Jean-Baptiste Paupe et d'autres patriotes révolutionnaires furent conduits enchaînés dans les prisons de Porrentruy, mais les principaux meneurs des Franches-Montagnes parvinrent à s'échapper en quittant le pays.

Les soldats avaient également l'ordre d'arrêter le vieux curé du Noirmont Copin et de l'amener à Porrentruy. Grâce à la connivence de ses paroissiens le vieux curé réussit à s'évader et se réfugia en Franche-Comté, comme il sera raconté au chapitre suivant.

Le 11 Juin suivant, veille de la Pentecôte une troupe de cinquante à soixante étrangers et patriotes du pays, excités, dit-on, par Copin, réfugié en Franche-Comté, étaient arrivés à Saignelégier, pour s'emparer du grand bailli, M. de Kempff. Ils le traînèrent hors de la châtellenie, et lui demandèrent de l'argent, en l'étranglant à moitié.

En ce moment arriva une servante fidèle, qui voulant défendre son maître, reçut un coup de sabre sur le bras. Mise hors d'état de protéger le bailli, elle ramassa tout son courage et le bras brisé, elle courut chercher du secours. Un homme courut sonner le tocsin et à l'instant tout le monde fut sur pied. Les villageois entourèrent la maison du bailli délivrèrent ce Magistrat et refoulèrent ces bandits jusqu'à Goumois, non sans les avoir blessés assez grièvement. Les révolutionnaires français menacèrent de revenir en nombre saccager Saignelégier et delà se porter sur Bellelay. Le monastère se hâta de demander du secours à son combourgeois ; l'Etat de Soleure, qui lui envoya un piquet de douze hommes et deux canons, sous le commandant Zeltner. Cette faible sauve-garde suffit pour un moment à faire respecter les traités et à couvrir Bellelay contre les entreprises des patriotes des environs.

Malgré l'arrestation des principaux révolutionnaires, Lémann, Voyat, Caillet etc. et la condamnation de plusieurs perturbateurs, l'agitation se continuait, excitée par Rengguer, Gobel et consorts qui, en France, ne cessaient de déclamer contre le Prince. Celui-ci n'en continua pas moins ses poursuites contre les fugitifs. La tête de Rengguer fut mise à prix ; ordre fut donné de l'arrêter vif ou mort.

Le 18 septembre l'Assemblée des Etats, qui avait commencé ses travaux, après l'arrivée des Autrichiens, venait de se dissoudre. Un mois après le commissaire impérial, jugeant sa présence désormais inutile à Porrentruy, quitta l'Evêché, le 20 septembre, où il croyait la tranquillité rétablie.

L'empereur Léopold mourut le 1 mars 1792 et son neveu et successeur, François Ier, roi de Bohême et de Hongrie, avait chargé son ministre de demander à la France le rétablissement de la puissance royale et de tout ce que l'Assemblée nationale avait supprimé. C'était le renversement de la Révolution même, mais aussi il en résulta une déclaration de guerre. Le 21 avril, l'Assemblée nationale de Paris décréta la guerre à l'empereur François Ier, roi de Bohême et de Hongrie. Louis XVI dût signer la notification d'une main tremblante, car cette guerre devait durer longtemps et être la cause de son supplice.

(*A suivre*).

Le paysan et la crise rurale

A côté des causes réelles de l'émigration des campagnes, il y a des causes factices, des illusions et des paradoxes, dont on ne saurait trop combattre l'influence irraisonnée.

La rémunération insuffisante du travail agricole est bien une considération qui conserve toute sa valeur ; mais on peut se demander si en changeant son fusil d'épaule, si en se portant vers les villes, le paysan améliore sûrement sa fortune et son bien être, si en un mot, il y réalise ses espérances.

Le taux des salaires à la ville est sensiblement supérieur à celui de la campagne ; mais ce privilège n'est-il pas simplement relatif, en comparaison des charges du budget domestique? Procure-t-il au travailleur une vie plus aisée et une épargne plus assurée ?

L'observation la plus superficielle ne démontre-t-elle pas que la généralité des ouvriers des villes n'ont pas une existence plus facile que ceux de la campagne ? Ne trouve-t-on pas, au contraire, parmi les premiers et en plus grand nombre, une classe besoigneuse et misérable, en proie à des difficultés plus grandes ?

Entre la ville et la campagne, chacun le sait, les conditions économiques de la vie présentent un écart considérable, proportionnel à celui des salaires, sinon au-delà. En effet, lorsqu'un salaire de 4 à 6 francs suffit à peine à faire vivre à la ville une famille moyenne, cette même famille pourrait vivre avec moins de difficultés à la campagne sur un salaire de 2 à 3 francs, et souvent encore parvient on à réaliser ici des économies, à se créer un petit patrimoine.

Cette réduction à sa plus simple expression du budget des dépenses s'explique non seulement par cette série de faits, que les produits nécessaires à la vie sont d'un prix moins onéreux à la campagne, qu'il y a moins d'occasions ou de prétextes à des dépenses superflues, et que l'économie y est plus strictement appliquée, stimulée qu'elle est par l'acquisition progressive de la propriété, qui représente visiblement les ressources essentielles ; mais elle est surtout justifiée par cette considération que, hors le cas exceptionnel de dénûment complet, chaque ménage est propriétaire de son logis, et propriétaire aussi de quelques parcelles de terre qu'il exploite, ou du moins d'un jardin qui lui fournit une partie de son alimentation. Le plus souvent même, on peut réaliser le rêve de Perrette, et sans capital initial, on parvient à vivre sur son propre fonds, et à ne demander aux salaires que la quantité nécessaire à l'achat des objets manufacturés.

Il y a lieu de considérer aussi que les exigences hygiéniques de l'alimentation sont relativement moindres pour le paysan qui, fortifié par un saint exercice au grand air, peut se nourrir d'aliments moins délicats, qu'il trouve à sa portée, et dont s'accommoderait mal l'estomac du sédentaire ou du travailleur industriel.

A noter encore que la plupart des communes offrent, moyennant une légère redevance de lo-

---

nique, ayant achevé de tout mettre en ordre, s'arrêta de marcher et resta immobile à l'autre extrémité de la pièce. Il y eut un tel silence que le père en fut secoué dans son rêve, et, sans se retourner, sans la voir, pensa : « Elle va me parler ! » Véronique songeait en même temps : « J'ai toute une vie, peut-être, entre les mains. Et c'est celle d'un enfant. Je suis seule pour le défendre. Que faut-il dire ? »

Elle dit, très bas, dans la salle muette :

— Père, il est entendu que l'enfant ne couchera pas ce soir à la maison. Je vais donc le prendre et le porter au commissariat de police.

M. Audouin ne répondit pas. Il attendait la suite. Et la pauvre maîtresse de piano, l'être de labeur obscur, qui ne demandait à la vie qu'une petite part de joie, reprit avec une émotion qui la faisait trembler :

— L'enfant était venu à vous, et vous le renvoyez ! Vous ne voyez que la gêne qu'il nous causerait ;vous ne vous doutez pas du bonheur qu'il apporterait ici Car je ne me marierai pas. J'ai toutes les chances du monde, sans compter le goût peut-être, de rester vieille fille. Mon père, il faut y penser. Nous trouverons bientôt que c'est trop peu d'être deux. Si nous gardions l'enfant, dites ? Dans quelques mois, il sera déjà drôle. Dans deux ou trois ans...

— La mère le reprendra, folle que tu es !

— Alors, vous aurez fait une grande charité. . Mais, si elle ne le reprend pas, — et c'est probable ! vous lui apprendrez à lire, au petit, vous lui donnerez vos idées, vous l'aurez comme compagnon...

— Allemand ! cria M. Audouin.

— Français ! reprit Véronique. Il l'est déjà par sa mère. Et qui saura, dans quinze jours, que le père est étranger ? L'enfant sera le vôtre, Vous ferez de lui un soldat... un officier... un autre vous-même !

M. Audouin se leva tout d'une pièce. Il eut une flamme dans les yeux, et il répondit, comme s'il déclamait :

— Un soldat français, un officier, ma revanche à moi !

— Tu as des idées, Véronique, des idées sublimes !

— Et alors ?

— J'accepte, à cause de ça !

Un cri de joie précéda Véronique. Elle courut à son père. Elle lui jeta les bras autour du cou, le remercia, et s'échappa presque aussitôt en disant :

— Laissez-moi aller lui dire qu'il est mon fils !

Et tandis qu'il essayait de rallumer sa pipe avec un tison rouge qui tremblait dans sa main, le capitaine Audouin entendit descendre, de la chambre où dormait le petit, ce murmure de mots et de baisers qui est le premier langage que comprennent les hommes.

La maison de la rue d'Inglemur avait recueilli l'abandonné.

(*La suite prochainement.*)

cation, des terrains communaux qui sont le champ du pauvre, et que les pays boisés ont l'affouage, qui fournit généralement la provision de chauffage.

Le rêve d'émigration du paysan est souvent basé sur les fortunes ou les prétendues fortunes réalisées à la ville, et dont les exemples, plutôt rares actuellement, le frappent exclusivément et l'hypnotisent. Souvent il envie à tort la situation des petits rentiers qui, pour la plupart vieillis, invalides du travail, reviennent à la campagne pour y réaliser leur rêve de fourmi laborieuse : vivre leurs dernières années du fruit de leurs économies : « planter leurs choux. » L'on envie trop la situation de repos tardif de ces modestes arivés, sans considérer par quels efforts elle fut acquise, par toute une vie de labeur, de domesticité, de servitude ; par l'abandon à une autorité, de servitude quelconque de la personnalité et de la volonté individuelles.

On se laisse trop aisément séduire surtout par par le prestige de quelques grosses fortunes acquises. Un seul exemple de celles-là exerce plus d'influence que toutes les misères connues et inconnues qui sont le nombre et que l'on traite en quantité négligeable. C'est là la puissance illogique, paradoxale et démoralisante des gros lots dans les loteries ; s'il n'y a qu'un chanceux parmi des milliers et des millions, chacun espère être celui-là, jusqu'à la désillusion, inévitable pour un trop grand nombre.

Sans nous arrêter à la situation si connue et si précaire de l'ouvrière à la ville, au milieu des dangers qui la menacent, il y a aussi pour les deux sexes, les emplois accessibles de la domesticité ; mais n'est-ce pas une aberration, une duperie volontaire que de sacrifier sa liberté et bien d'autres privilèges au seul avantage d'avoir « le pied sec et de ne pas fouler la glèbe ? » La terre est-elle donc la pire ignominie dont il soit avantageux de s'échapper au prix de la servitude ? Et cette considération ne s'applique-t-elle pas en même temps à toute la série des emplois mercenaires, quelque lucratifs mêmes qu'ils puissent être ; car l'accès d'une situation de choix suppose un sujet de quelque valeur, et souvent l'abandon d'une belle situation à la campagne.

Ne sait-on pas combien d'emplois si courus, et d'un accès généralement difficile, en présence de la concurrence croissante, font à peine vivre leurs titulaires ? Et combien de situations plus importantes exigent non seulement la somme requise de travail et de mérite, mais exigent encore une souplesse de caractère et une souplesse d'échine auxquelles le paysan n'a point à s'exercer. Combien de fils de paysans aisés sont en quête, à la ville, d'emplois vagues et subalternes, effacés, perdus dans la masse, poursuivant un vain rêve d'ambition, alors qu'ils pouvaient être les premiers au village, y vivre heureux et sans besoins, dans cette fière indépendance qui paraît être le privilège exclusif du paysan qui se suffit à lui-même, dans l'exercice d'une profession utile et honorable entre toutes.

C'est là trop souvent l'erreur initiale des parents, qui la développent aveuglément chez leurs enfants, dont ils faussent les idées et la voie. Et c'est ainsi que ces parents se privent de leurs meilleurs auxiliaires et de leurs successeurs naturels, se préparant une vieillesse pénible, rivés au travail jusqu'à la mort, avec le regret de leur œuvre abandonnée après eux.

Et tandis que pour tous la bonne vie de famille et de travail commun est rompue, tandis que les parents se tuent à la peine, recourent aux services d'étrangers, et parfois se ruinent, souvent le fils a quitté la proie pour l'ombre, une heureuse sécurité pour un avenir problématique, sinon pour une existence de déclassé.

Puis, à quelle réelle déchéance ne descend-on pas parfois ? (Car du moins le travail honnête n'est jamais une déchéance) à quelle vie d'expédients, de révoltes et de crimes voit-on pas aboutir souvent une misère cachée et honteuse, qui s'efforce d'être élégante et fière ? Combien de bacheliers impliqués dans des affaires louches, ou dans le vol et le cambriolage, ont ainsi invoqué pour leur défense l'impérieuse nécessité de vivre !

L'illusion, l'erreur fondamentale d'une jeunesse inexpérimentée, l'erreur des parents pour leurs enfants, c'est de croire leur rêve d'une vie heureuse réalisable à la ville exclusivement. L'on se dit que la ville réunit certains éléments de bien-être que l'on ne trouve pas à la campagne. Mais il n'est que trop facile d'opposer la contre-partie de ce thème. On ne saurait trop le répéter : les charmes de la nature, l'espace, le grand air, le calme et l'indépendance de la vie, la santé physique et morale, tous ces biens qui sont l'apanage de la campagne, n'ont-ils pas leur prix plus réel ? Certains des avantages particuliers à la ville ne sont-ils pas des nécessités mêmes de la vie qui est imposée ? D'autres ne sont-ils pas des sujets d'entraînements incompatibles avec une vie de labeur et d'économie ? La plupart ne multiplient-ils pas les sollicitations et les exigences jusqu'à l'irréalisable, en excitant les appétits, sinon les habitudes de luxe et de plaisir ? Ne compliquent-ils pas les conditions mêmes du bien-être, au point de le rendre impossible au plus grand nombre, tandis que le paysan, aux goûts plus simples et plus bornés, peut le réaliser plus naturellement dans son milieu plus modeste ?

Le banheur ne saurait consister évidemment dans la somme des jouissances entrevues, dans la surexcitation du désir, surtout quand la poursuite de ces jouissances peut être une obsession, une source de vains efforts et d'inquiétudes ; mais n'est-il pas plutôt dans une sage conformation de nous mêmes à notre sort normal, dans l'attachement aux biens qui forment notre lot, et dans leur paisible jouissance, d'où découle la plus saine satisfaction ?

Tels sont les illusions et les paradoxes trop courants, dangers généralement incontestés, mais sur lesquels les intéressés se plaisent à fermer les yeux, s'attribuant le bénéfice de l'immunité. Telles sont les erreurs dont on ne saurait trop démontrer l'évidence aux masses, que l'on ne saurait trop combattre par tous les moyens possibles, par la presse, par le livre et par l'image, par des tableaux synthétiques et par des conférences populaires, par des ligues et surtout par l'éducation, de façon à créer chez le paysan un esprit nouveau, ou plutôt une résistance à cet esprit nouveau qui le porte à déserter le sol natal.

ACHILLE MAGNIER.

Menus propos

Les bêtes des rois. — A part la reine Victoria qui fut mordue dans sa jeunesse par une chienne soupçonnée pendant plusienrs semaines d'être enragée et qui depuis lors a horreur des bêtes, presque tous les souverains ont de la sympathie pour les animaux.

Guillaume II adore les chats ; pas les chats phénoménaux ou aristocratiques : les vulgaires matous de gouttières. La domesticité a un budget tout spécial et assez élevé pour la nourriture des chats errants. Le roi de Portugal affectionne un affreux babuoin, qui mord tous ceux qui l'approchent, sauf son maître. Ce singe boit volontiers, trop volontiers, et les excès de boisson lui donnent des crises d'épilepsie. Cela amuse beaucoup Sa Majesté. Le roi Georges de Grèce, un vrai sportsman, a la passion du cheval. Chaque matin à l'aube, il fait un tour aux écuries du château royal, et gare au palefrenier qui a négligé la plus noble conquête de l'homme.

Le roi Léopold se complaît au chant des oiseaux. A Laeken, il a fait édifier des volières merveilleuses. Il y passe des heures entières. Kakatoës, moineaux, colibris le connaissent et lui font fête.

Le sultan Abdul-Hamid élève des cobayes. Il en a un qui compte six ans d'âge et qui pèse cinq kilos. C'est le record du poids pour le vulgaire cochon d'Inde.

La reine Wilhelmine possède, depuis quelques mois, une nichée de souris blanches. Elle est persuadée que ces inoffensifs rongeurs lui porteront bonheur. C'est un homme politique qui lui en fit présent, sur un désir que Sa Majesté formula.

La reine d'Espagne a une grande affection pour les chèvres. C'est de leur lait que fut nourri le roi son fils.

M. Loubet, lui, aime prosaïquement deux chiens qui l'accompagnent à la chasse à Rambouillet ; ils sont laids, mais ils « rapportent ». M. Grévy, on s'en souvient, aimait les canards, animal éminemment symbolique en un siècle de reportage à outrance et de scandales sensationnels.

* * *

Le mulet du XXe siècle. — Pendant que nos éleveurs de chevaux se lamentent, sur la concurrence croissante des byciclettes et des automobiles, d'autres éleveurs, par delà les mers, sont en train de doter la zoologie d'une nouvelle espèce d'animal. Cet animal s'appelle zébroïde. On l'obtient par le croisement du zèbre et de la jument.

Le zébroïde est un mulet *sui generis*, très fort, très vif, mais très docile. Sa peau est à l'épreuve des piqûres de la mouche tsé-tsé, ce qui permettrait, dit-on, de l'employer au centre de l'Afrique.

Des expériences intéressantes sur ce nouveau genre d'élevage se poursuivent en ce moment au Brésil, et le ministre des Etats-Unis à Rio-de-Janeiro les a trouvées assez concluantes pour en faire l'objet d'un rapport à son gouvernement.

* * *

La plus grande feuille de papier qui ait été faite vient d'être fabriquée par une des principales usines des Etats-Unis. Elle mesure 96 pouces (2 m. 43) de largeur, et sa longueur d'un seul tenant est exactement de 14 milles, soit 22 kilomètres 430 mètres. Son poids atteint près de 1.170 kilogrammes. Elle ne présente ni crevasse ni trou et son épaisseur est parfaitement uniforme.

Il faut l'effort combiné de plus de douze ouvriers pour manier ce rouleau monstre, qui a été surnommé l' « éléphant ».

* * *

La « phore de lumière » — Une revue anglaise attribue aux Américains le dessein d'élever d'ici à trois ans, à Chicago, un monument de 450 mètres de hauteur, qui, sous le nom de *Beacon of Light* — phare de lumière — serait destiné à raconter aux générations futures la gloire des Etats-Unis, et à y symboliser le génie américain au vingtième siècle.

Ce monument, dont le plan aurait été dessiné par un architecte français, comporterait des terrasses et des galeries en étages, des clochers, des stèles, des pylones formidables et des